

LA PEAU DURE

GÉRARD MLÉKUZ

Je suis un pur produit du Nord. Fils d'immigré. Un papa dans le charbon, une maman dans le textile. Et moi, boursier des Mines.

Tout cela m'amène tout naturellement à militer. Dans l'éducation populaire d'abord : le mouvement s'appelle "Peuple et Culture". Puis au début des années 70, dans l'éducation permanente des adultes. Dans le Nord-Pas-de-Calais, toujours. En milieu ouvrier. Avec, comme ambition, une sorte d'idée fixe qui a structuré mon parcours professionnel : réconcilier les orphelins de l'école, les "Mozart" trop vite envoyés à la mine avec l'idée d'acquérir un peu de savoir, de savoir-faire tout au long de leur vie.

Je dois beaucoup au cinéma¹. Les ciné-clubs m'ont conduit vers "l'autre rivage", comme disait B. Caceres, celui de la culture. Apprendre le cinéma a été et demeure le grand projet d'autoformation de mon existence. Bref, c'est avec cette histoire et ce regard de militant de l'éducation populaire que j'ai vu le film de Bertrand Tavernier.

La première chose que j'ai envie d'exprimer, c'est un grand merci à Bertrand Tavernier, à Philippe Torretton, à Tiffany Tavernier et à Dominique Sampiero. Ce qu'ils donnent à voir de ma région est au plus près de ce que je sais, de ce que je ressens chaque jour sans pouvoir l'exprimer. Pas la peine de paraphraser ici ce que montre chaque image. Sera-t-elle, grâce à ce film, enfin mieux entendue,

mieux écoutée, mieux traitée, cette région qui n'en finit pas de mourir. Une mort très parfumée. Une mort banalisée. Des siècles et des tonnes d'inégalités, d'injustices sont à rattraper. Mais le Nord est un pays où les paillotes ne poussent pas. On se sent parfois une âme de nationaliste de la pauvreté en parcourant les rues de Denain.

Merci aussi pour ces portraits d'éducateurs qui portent au front le beau nom de "service public". Bertrand Tavernier montre admirablement combien le système éducatif repose sur la conscience professionnelle de ses acteurs. Si ces héros du quotidien posaient leurs valises, l'un des derniers lieux où se tissent encore des formes de socialisation tonique (voir la belle scène de la fête) s'effondrerait. D'un

1 Se reporter à l'article de Gérard Mlékuz, La TSI, le kino et l'étrange lucarne, *Éducation permanente*, 1995, n° 122.

point de vue d'éducateur d'adultes, deux aspects ont retenu plus particulièrement mon attention.

■ Le premier a trait au fameux "partenariat", ce mot valise qu'il suffirait d'agiter pour faire vivre "la chose". Dans les quartiers plus chics, on dit aussi "synergie". Deux scènes illustrent cette notion. D'un côté, la scène de la "grand messe" inter-institutionnelle organisée par Monsieur l'Inspecteur. C'est hypocrisie et compagne. Langue de bois et courbettes associées. Une parodie de dialogue entre institutions qui n'oublent jamais que pouvoir rime avec maintien de territoires. De l'autre côté, nous est contée la (trop) belle histoire de la rencontre du directeur d'école et de l'assistante sociale. Ils sont au bout de la chaîne, au front de la misère. Ils vont s'épauler, s'obstiner, agir ensemble et au bout du compte, réussir. Ils ont vaincu la segmentation du travail éducatif et social, le cloisonnement institutionnel. Ils tracent la voie qui pourrait conduire à la création d'une vaste famille professionnelle où seraient regroupés les enseignants, les travailleurs sociaux, les personnels de l'action culturelle, ceux de la santé, de la prévention, de la formation permanente, de la ville.

Ce rapprochement d'acteurs aujourd'hui sectorisés, cloisonnés, pourrait être l'un des éléments essentiels de la refondation d'une éducation populaire et permanente adaptée aux enfants et aux adultes touchés par l'exclusion économique, sociale et culturelle.

Cela m'amène au second aspect :

■ La question des parents. Le film décrit de manière tragique combien les parents ont été détruits par le chômage et l'horreur économique qui ont frappé la région du Nord-Pas-de-Calais. "Le chômage est la meilleure façon de tuer un homme", disait l'immense chanteur québécois Félix Leclerc. Quelle scène émouvante que celle du papa chauffeur routier venant parler de son métier devant son fils ! Cela m'a rappelé le temps où des mineurs marocains venaient à Sallaumines dans les classes, raconter ce qu'était leur travail au fond de la

mine. L'espace d'un matin, les enfants d'immigrés connaissaient un grand moment de dignité et de bonheur. En ce temps-là, le peuple ouvrier avait encore une voix et se faisait entendre.

Aujourd'hui, il est sans voix, ni voie. Les rouleaux compresseurs du chômage et de la misère ont fait leur œuvre.

Remettre les parents debout... Oui, mais comment ? Le film pose avec angoisse la question de la survie des parents. N'est-il pas urgent d'inventer dans la sphère qui est la mienne des zones d'éducation prioritaire pour adultes ? S'il est encore une fonction que peut remplir la formation permanente aujourd'hui, c'est bien celle de maintenir un certain lien social et de contribuer à une reconstruction identitaire. L'une des exclusions qui frappe ces parents, c'est aussi celle de la parole et celle de l'écoute. Rendre les parents citoyens, c'est d'abord créer un espace d'expression et de dialogue accessible. Les actions collectives de formation² ont su répondre aux besoins d'adultes faiblement qualifiés et scolarisés. Le modèle existe toujours. Il est disponible. Encore faudrait-il le vouloir et s'engager résolument dans la voie des discriminations positives (donner plus à ceux qui ont le moins) éloignée de celle du clientélisme ou du saupoudrage inefficaces. Il y a tant et tant à faire dans cette région du Nord où les humains ressemblent de plus en plus aux friches industrielles qui les environnent. Avec en prime la pollution et la dioxine. Jardinage et pêche interdits. J'imagine que le film et le Nord sont aujourd'hui oubliés. Mais, heureusement, 1999 est pour le Nord une grande année de cinéma. En septembre, deux autres films viendront tambouriner aux vitres de l'indifférence et rappeler que le Nord a besoin d'un sérieux coup de justice. Il s'agit de "L'Humanité" de Bruno Dumont et de "Rosetta" des frères Dardenne.

Gérard MLÉKUZ

*Conseiller en formation continue.
Centre Université Économie
d'Éducation Permanente, Lille I*

2 Se reporter à l'article de Gérard Mlékuz, La longue marche de l'éducation, *POUR*, n° 162, juin 1999, p. 99-105.